



Benoît Delépine Gustave Kervern

Benoît Delépine est né en 1958.

Gustave Kervern est né en 1962.

Benoît Delépine et Gustave Kervern ont acquis leurs galons en écrivant et jouant des sketches pour la télévision pendant 15 ans.

Le premier a été un collaborateur de la première heure de l'émission Les Guignols de l'Info, le second, quant à lui, a débuté en écrivant pour le Plein de Super (un programme rock'n'roll).

Ils se sont rencontrés il y a 9 ans, alors qu'ils travaillaient ensemble sur Groland, une émission qui leur a permis de tester de nouvelles techniques de récit tout en leur laissant la liberté de produire des histoires courtes plus complexes.

Ils se sont également retrouvés sur Toc Toc Toc, une série comique grâce à laquelle ils ont rencontré Maurice Pialat qui les encouragea à se frotter au cinéma.

Tourné avec peu de moyens et beaucoup d'humour noir, *Aaltra*, leur premier film, a été sélectionné dans de très nombreux festivals internationaux. En y associant acteurs professionnels et personnages du quotidien, 16 mm et noir et blanc, dialogues écrits et improvisations, ils ont souhaité mettre en avant un côté réaliste et instinctif qui manque souvent dans les productions actuelles. Leur rencontre avec Aki Kaurismäki lors de ce tournage reste d'ailleurs un moment important de leur vie.

Le très bon accueil, aussi bien critique que public, d'*Aaltra* leur a permis de poursuivre leur collaboration avec *Avida*, une comédie métaphysique, poétique et surréaliste présentée au Festival de Cannes 2006 en Sélection Officielle, hors compétition.

En 2008, leur troisième long métrage *Louise-Michel*, comédie sociale et satirique sur les patrons voyous, a été présenté en compétition officielle au festival du film de San Sebastian où il a reçu le Prix du Jury pour le Meilleur Scénario. Louise Michel a aussi reçu le Prix Spécial du Jury au Festival de Sundance.

Le film a rencontré un grand succès critique et public en France et dans de nombreux pays.

Mammuth est leur quatrième film en tant que scénaristes et réalisateurs.

MAMMUTH

2009 (sortie France : 21 avril 2010) - France - couleur - 1h32

film de **Benoît Delépine** et **Gustave Kervern** (réalisation et scénario)

image : **Hugues Poulain** - montage : **Stéphane Elmadjian** - décors : **Paul Chapelle** - costumes : **Florence Laforge** - musique : **Gaëtan Roussel** - son : **Guillaume Le Braz** - production : **GMT Productions** et **No Money** - producteur : **Jean-Pierre Guérin** - distributeur : **Ad Vitam**.

avec : **Gérard Depardieu** (Serge Pilardos, dit Mammuth), **Yolande Moreau** (Catherine), **Isabelle Adjani** (l'amour perdu), **Benoît Poelvoorde** (le concurrent), **Miss Ming** (Miss Ming), **Blutch** (l'employé de la caisse de retraite), **Philippe Nahon** (le directeur de l'hospice), **Bouli Lanners** (le recruteur), **Anna Mouglalis** (la fausse handicapée), **Siné** (le viticulteur), **Dick Annegarn** (le gardien de cimetière), **Albert Delpy** (le cousin), **Christian Hincker**, **Rémy Kolpa-Kopoul**, **Serge Larivière**.

Après deux premiers films surréalistes et confidentiels (*Aaltra* et *Avida*), Gustave Kervern et Benoît Delépine se sont orientés vers un cinéma plus traditionnel avec *Louise-Michel*, qui a connu un joli succès (400 000 entrées).

Emmené par le poids lourd Depardieu (magnifiquement touchant en vieux lion bouffi dont la crinière blonde ondulée évoque le Mickey Rourke de *The Wrestler*) et la diva Adjani (énigmatique apparition bunuelienne d'une mort annoncée), *Mammuth* confirme l'aura grandissante des deux cinéastes "grolandais", qui ne se renient pas pour autant : chez ces porte-parole de la "France d'en bas", ces chantres de l'anti-"bling-bling", les patrons, les femmes fatales et les brutes épaisses sont détrônés par les médiocres au cœur tendre, les fantômes de jeunesse et les handicapés rêveurs.

Avec leur sens de l'observation décalé, Kervern et Delépine brosent des portraits rabelaisiens de laissés-pour compte et filment quelques morceaux de bravoure, tel cet hommage dingo à *1900* de Bertolucci, instantanément culte.

Mais *Mammuth* (titre qui fait référence à une moto allemande mythique, la Münch Mammut 1972, équipée d'un moteur de voiture et que pilote Serge Pilardosse) ne se réduit cependant pas à des vignettes trash et à une critique en règle du capitalisme. Preuve de la maturité du duo, l'émotion et la poésie paraissent moins plaquées et artificielles que d'ordinaire. La vision du couple (incarné par Gérard Depardieu et Yolande Moreau), de son usure mais aussi de son exemplarité, aussi déconnante et réaliste soit-elle, traduit ainsi un désir d'exprimer des choses importantes sans se la raconter.

Personnage kaurismäkien en diable (anonyme, digne et aussi fataliste), Serge Pilardosse, lui, fait sa révolution en croisant la route d'une femme enfant doublée d'une artiste à la vision puissante. Elle est incarnée par l'étonnante Miss Ming, une poétesse "grolandaise" dans son quasi-propre rôle. Outre leur tendresse et leur naturalisme poétique désarmants, les scènes qu'ils partagent sont révélatrices de l'humanité du héros, d'un coup réconcilié avec lui-même et qui se découvre des talents d'orateur : "Je sais que, désormais, mon seul travail est d'aimer comme une dernière bataille."

Long métrage politique, roadmovie anar, farce d'art et d'essai, *Mammuth* peut dérouter. Il n'empêche. Dans le paysage cinématographique français trop souvent conventionnel, Kervern et Delépine font figure de poil à gratter, de provocateurs "agitprop". Ce sont les José Bové de la péloche, les Siné (qui tient là un petit rôle) du clap, les Salvador Dali du montage. Des spécimens d'un bois rare. Une espèce à protéger, tout comme Serge Pilardosse, mammoth prolo en voie d'extinction. Banzai !

C.N. - Première

Le Grolandais Nouveau est arrivé ! Depardieu oblige, c'est un cru plus accessible. Au départ, son jeu est un peu marqué, notamment avec le rapport qu'il tente d'imposer avec sa compagne Yolande Moreau. Bien qu'efficaces, les sketches semblent un peu forcés, avant que l'acteur comme le film ne se laissent aller dans ce que les réalisateurs affectionnent le plus : la rencontre, le surréalisme et l'humour burlesque. Une pléiade d'amis fidèles à l'équipe, professionnels ou non, ponctuée comme toujours cette odyssée : Rémy Kolpa-Kopoul, Siné, Benoît Poelvoorde, Bouli Lanners, mais également le chanteur Dick Annegarn et l'illustrateur Blutch. Misant moins sur les ambiances, le scénario est probablement le plus fort que le duo de réalisateurs ait écrit ce jour, à la fois nostalgique et très ancré dans le présent. En effet, si les personnages principaux nous rappellent combien la vie est dure, les plus jeunes, à qui l'on ne demande pas vraiment leur avis, déplorent un avenir plus précaire encore. Presque linéaire comparé à *Aaltra* ou *Avida*, ce même scénario perd en surréalisme ce qu'il gagne en émotion. Difficile de retenir ses larmes devant le destin de ce drôle de personnage dans lequel le grand Depardieu pourrait se sentir étrié, si seulement il ne finissait pas en djellaba ! Le résultat est ouvertement poétique, avec ces images magnifiques qui vous restent : la moto sur l'eau, le bain dans le ruisseau, la piscine dans la mer et, comme si on les avait oubliés, les yeux d'Isabelle Adjani.

X.E. - Fiches du Cinéma

Mammuth aurait pu tourner à la comédie décapante sur la brutalité du monde du travail façon *Louise-Michel*. Il n'en est rien. Soucieux de ne jamais se répéter, Benoît Delépine et Gustave Kervern donnent à leur nouveau film une direction toute autre : sans totalement délaisser l'aspect revendicatif inhérent à leur cinéma, la quête de leur héros devient vite prétexte à une errance pleine de poésie. Chaque image est travaillée ; chaque plan est, comme toujours chez Delépine et Kervern, composé comme un tableau. Les deux réalisateurs parviennent à déceler, dans la marginalité, l'absurde et le quotidien, une beauté insoupçonnée, une grâce presque fantastique. À l'image d'une Isabelle Adjani ensorcelante ou d'un Gérard Depardieu titanesque, les acteurs sont filmés comme s'ils jouaient pour la première fois, avec une sincérité brute, charnelle, sensuelle, presque naïve. La nuée de seconds rôles (Annegarn, Blutch, Poelvoorde, Lanners...) n'apparaît jamais accessoire : le moindre personnage, même croisé quelques secondes seulement, est campé avec une profondeur remarquable, et sert à merveille le récit. Dans ce monde ouaté et hors du temps, où chaque mot est pesé, Delépine et Kervern prennent soin de ne jamais rester trop longtemps du côté de la mélancolie : leur humour, spontané, tombe toujours juste. Onirique, jamais amer malgré la nostalgie qui le traverse, *Mammuth* est une odyssée revigorante, chaleureuse, drôle. Et une nouvelle pièce magistrale à ajouter à l'œuvre atypique du duo Delépine-Kervern.

La critique [evene] par Mikael Demets

PETIT LEXIQUE À CARACTÈRE INFORMATIF BENOÎT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN

MYTHOLOGIE *Mammuth*, c'est l'histoire d'un type qui essaie de rentrer chez lui. C'est Ulysse.

ANARCHIE *Mammuth* est sans doute un film moins anar que *Aaltra* ou *Louise Michel*. Enfin, en apparence. Quoique pour les adeptes de la décroissance, on peut pas faire mieux que l'histoire d'un homme qui part avec sa moto et qui revient en djellabah. Bon, on peut pas dire dans chaque film : il faut buter les patrons. Ça laisserait. Mais sinon, le point de vue est le même, l'esprit y est. De toutes façons, on n'est pas obligés de faire toujours la même chose. L'important, c'est de pas s'ennuyer. Parce que si tu t'emmerdes, c'est fini, t'es mort.

ONIRISME Nos films sont réalistes poétiques. Ils sont réalistes, parce qu'ils parlent du monde réel. Et ils sont poétiques, parce qu'ils essaient de lui échapper. Mais attention : des mecs qui ramassent des poubelles, pour nous, ils sont poétiques.

ADMINISTRATION Dès que je quitte l'imaginaire de Groland, je me retrouve face à l'enfer administratif. Il y a de quoi se flinguer tellement c'est con. La seule porte de sortie, c'est la folie. C'est ça, l'histoire des papelards. Mais quand on recherche des papiers administratifs pour sa retraite, il y a aussi toute l'histoire qui revient, là où on a bossé, où on a vécu. C'est de la nostalgie pure.

CONTE C'est pas un conte, pas du tout. J'en ai trop lu quand j'étais petit. On n'est plus dans le monde des contes et légendes, il faut s'y faire.

CONTE (BIS) C'est vrai qu'il y a une maison rose, avec des nains de jardin bizarres un peu partout. Mais c'est pas une maison de conte, juste une maison peinte en rose dans un lotissement pourri. C'est comme les squatts berlinois, si tu veux, à part que c'est pas collectif. Si tu fais ça dans ton pavillon de banlieue, tu le fais seul, tu t'adresses pas à des gens qui sont convaincus d'avance. On va crier au fou, au furieux. C'est ce qui nous plaît.

MOTO C'est une Münch 1200 de 1972 que pilote Gérard dans le film. Il doit en rester une dizaine au monde, celle-ci nous a été confiée par un collectionneur. Une moto allemande des années 60, on n'avait jamais vu ça : l'inventeur avait pris un moteur de voiture, et l'avait mis dans un cadre de moto. Quant j'étais petit, à la campagne, la moto représentait vraiment pour moi une forme de libération.

TRAVAIL Bien sûr, c'est un film sur le travail. Sur la brutalité du travail. Parce qu'au moment de crever, c'est quand même pas ça que tu retiens. *Mammuth*, c'est un type qui vit dans l'instant présent.

DEPARDIEU En début de tournage, il était pas charitable, parce qu'il est habitué à jouer dans des films où il y a des acteurs. Chez nous, il n'y a pas d'acteurs, il y a des passants. Après, ça allait mieux. Et au total, c'est un mec qui donne tout, on a eu l'impression qu'il était à poil tout le temps. Il a trouvé plein de trucs : quand *Mammuth* se baigne dans la rivière, comme un gros enfant, c'est lui. C'est du don : on l'a mis dans des situations impossibles, et il y est allé.

MOREAU Sans elle, impossible de faire *Louise Michel*. Et face à *Mammuth*, c'est la seule Catherine qui tienne.

ADJANI C'est la Dame Blanche qui apparaît au bord des routes, après un accident. Un spectre, mais qui engueule *Mammuth*, qui le tire par les cheveux. C'est un fantôme qui botte le cul des gens, et de toutes façons, les femmes bottent toujours le cul des mecs. Adjani a été géniale. On l'a eue trois jours : quand elle ne jouait pas, elle tournait avec une caméra super 8 autour de Gérard. Les images sont dans le film.

GODIN (NOËL, DIT L'ENTARTEUR) Il est dans chacun de nos films, ici c'est une statue, la statue de l'entarteur, on l'appelle le Tartobole. Il faut avoir l'œil pour le repérer. À chaque fois qu'on le prend, on a une appréhension : qu'il nous dise qu'on transige, qu'on perd l'agressivité. Qu'il finisse par nous entarter.

SON Notre dada, depuis toujours. Le son, c'est le contraire de la littérature, c'est le contraire du scénario. C'est le cinéma.

ANACHRONISME Bien sûr que c'est un film anachronique. Même l'image est anachronique. Avec du 8mm, de la vieille pellicule que plus personne n'utilise. En fait, plus personne ne la fabrique non plus. On a fait un stock, on s'en réservera. Nous, on avait envie d'une vraie beauté de l'image, on avait envie d'autre chose que ce qu'on voit aujourd'hui. C'est du noir et blanc en couleurs. On n'avait jamais fait de making of, là on en a fait un : c'est Fred Poulet qui l'a filmé, en super 8mm. Il sera dans le dvd.

ACTEURS On utilise souvent des acteurs qui sont non-professionnels, des gens qu'on connaît, ou bien ceux qu'on rencontre sur le tournage. Comme on n'a pas de script, ce qui fait qu'on tourne le plus souvent dans la continuité, on rencontre quelqu'un, on se dit : tiens, il serait bien là, celui-là. Et on le prend. On lui demande d'être sincère, de pas faire semblant. Nos films sont pleins de gens qui nous ressemblent. Donc on n'est pas des directeurs d'acteurs, ou de non-acteurs. On est des directeurs de rien du tout. On n'est pas des cornacs. Ce qui est important, c'est ce que les acteurs ont dans le cœur. Et puis un truc : qu'ils aient pas peur du ridicule. »

PERFECTION Des conneries. C'est quand un film est imparfait qu'il nous plaît.

par Jérôme Mallien - Dossier de Presse